

LES DÉPENSES PUBLIQUES DANS L'ATHÈNES DÉMOCRATIQUE : 200 ANS APRÈS AUGUST BÖCKH*

David M. PRITCHARD**

Résumé. – En 1817, dans son ouvrage consacré à l'économie politique d'Athènes, August Böckh affirmait que les Athéniens de l'époque classique avait préféré gaspiller leurs ressources pour financer des festivals au lieu de les utiliser pour les dépenses militaires. Depuis cette date, de nombreuses sources nouvelles, notamment épigraphiques, permettent d'apprécier cette thèse pour la période 430-350 a.C. La conclusion est sans appel : les dépenses militaires étaient de très loin le premier poste de dépenses pour Athènes.

Abstract. – In 1817, August Böckh asserted in his book *The Public Economy of Athens* that ancient Athenians preferred spending their money to support their festivals to funding their military expenditures. Since, many new sources, mostly epigraphic, lead to reassess Böckh's thesis for the 430-350 BC period. The verdict is unambiguous : the military expenditures were by far the main item of expenditure in classical Athens.

Mots-clés. – August Böckh, dépenses militaires, festivals, finances publiques.

Keywords. – August Böckh, military expenditures, festivals, public expenditures.

* Cet article est une traduction du chapitre 4 de l'ouvrage de David M. Pritchard, *Athenian Democracy at War*, Cambridge 2019. © David M. Pritchard. Il est reproduit ici avec l'autorisation de Cambridge University Press.

** Université du Queensland, Australie ; Fellow USIAS au Centre d'analyse des rhétoriques religieuses de l'Antiquité de l'Université de Strasbourg ; dpritchard@unistra.fr

1. – INTRODUCTION

Cet article présente le calcul des dépenses publiques de l'Athènes antique. Les festivals, la politique et la guerre constituaient l'essentiel des activités publiques de cette démocratie directe, et le débat fait rage au sujet des sommes exactes qui y étaient engagées. Les historiens ne parviennent pas à s'accorder sur le poste budgétaire principal voté par le *dēmos* (« peuple ») : les festivals ou la guerre ? Ils s'interrogent sur la manière dont les Athéniens classiques finançaient leur démocratie, un débat qui remonte au premier ouvrage sur les finances publiques d'Athènes. En effet, en 1817, August Böckh publie sa célèbre critique, dans laquelle il accuse les Athéniens de gaspiller leurs fonds dans des festivals au lieu de renforcer leur armée. Un calcul des dépenses publiques réelles permettrait de régler la question. A. Böckh ne possédait pas ces données il y a deux siècles, mais aujourd'hui elles nous sont enfin accessibles. Toutefois, cette recherche apporte plus qu'une réponse à un débat vieux de 200 ans : en effet, dans l'Athènes classique, le *dēmos* contrôlait entièrement les dépenses publiques. C'est l'Assemblée qui donnait son accord à toutes les activités de l'État, et les participants étaient conscients des conséquences financières de leurs décisions. Ils étaient informés du coût des projets qui leur étaient présentés, et avaient une bonne connaissance générale des dépenses de l'État pour ses activités principales. Par conséquent, ils étaient à même de juger si le budget d'un projet déviait ou non des sommes habituelles. Ce fonctionnement a permis aux Athéniens de changer leurs habitudes de dépenses et par conséquent de favoriser les catégories de leur choix. Par le biais du vote, le *dēmos* a pu accroître les dépenses dans les domaines perçus comme prioritaires, et les réduire ailleurs. Ainsi, les sommes allouées aux différentes activités publiques ont fini par refléter les priorités fixées par les Athéniens pour leur État. En calculant ces montants, cet article permet d'identifier la priorité absolue du *dēmos* : religion, démocratie ou guerre ?

2. – LA QUESTION DES DÉPENSES PUBLIQUES

Dans son ouvrage de 1817 *The Public Economy of Athens*, August Böckh critique le *dēmos* athénien de l'époque classique, qu'il accuse de dépenser plus pour ses festivals que pour ses guerres. Selon lui, en « dilapidant les recettes publiques dans des spectacles et des banquets à Athènes », il imposait à ses forces armées une situation de « déclin continu »¹. Pour A. Böckh, cette politique était « injuste et inopportune, dans la mesure où elle était impossible à maintenir sans opprimer les alliés, et où l'État, privé de ses moyens d'autodéfense d'une manière aussi frivole qu'impardonnable, s'avancait vers son inévitable destruction² ». Pour étayer sa critique, A. Böckh citait un discours donné devant l'assemblée en 352/1 av. J.-C., dans lequel Démosthène comparait défavorablement les guerres d'Athènes à ses festivals : « En matière de guerre et de préparatifs militaires tout est désordre, manque de contrôle,

1. A. BÖCKH, *The Public Economy of Athens. Vol. : 1*, Londres 1828, p. 360-361.

2. *Ibid.*, p. 280.

improvisation » (Dém., *Première Philippique*, 4.36). Par conséquent, toutes les expéditions navales sont envoyées trop tard pour empêcher Philippe II de Macédoine de s'emparer des villes l'une après l'autre (4.35, 37). En revanche, les préparations des Grandes Dionysies et des Grandes Panathénées sont prescrites par la loi, garantissant que les mécènes des chœurs et des équipes tribales sachent parfaitement quoi faire et que « rien ne demeure inexploré ou improvisé ». Selon Démosthène, il en résultait que les deux festivals se déroulaient dans les temps, attiraient une foule et bénéficiaient de préparations sans égales, et exigeaient plus de fonds qu'on n'en dépensait pour une seule expédition navale (4.36). A. Böckh suggérait que ce « point faible » était également reconnu par Plutarque, qui déclarait dans *La gloire d'Athènes* :

« Si en effet l'on calcule le prix qu'a coûté chaque pièce de théâtre, on verra que le peuple a dépensé plus d'argent pour les *Bacchantes*, les *Phéniciennes*, les *Œdipes*, *Antigone*, les malheurs de Médée et d'Électre, qu'il n'en a dépensé pour son hégémonie ou sa liberté dans ses combats contre les barbares³ » .

Dans son ouvrage en deux volumes, A. Böckh étudie de manière exhaustive les éléments disponibles à son époque concernant l'échelle et les dépenses des festivals comme celles des forces armées de l'Athènes classique. Les citoyens de cette *polis* (« cité-État ») gravaient souvent les décrets de leur assemblée sur la pierre, et exigeaient que leurs magistrats en fassent de même pour les comptes financiers⁴. A. Böckh a été le premier à réaliser pleinement l'importance de telles sources épigraphiques pour l'histoire ancienne⁵. Par conséquent, plus d'un quart de *The Public Economy of Athens* est dédié à une analyse de ces diverses inscriptions. Cette prise de conscience a amené A. Böckh à débiter la première collection d'inscriptions grecques pendant la rédaction de son ouvrage. Toutefois, la constitution de ce corpus s'est révélée être une tâche plus vaste que prévue, et n'a par conséquent été achevée que cinquante ans plus tard par d'autres chercheurs. En outre, depuis cette époque plusieurs centaines de nouvelles stèles issues de l'Attique classique ont été découvertes⁶. Malgré son exhaustivité, A. Böckh n'a donc eu accès qu'à une fraction des inscriptions que nous connaissons aujourd'hui.

A. Böckh n'avait par ailleurs pas accès à la *Constitution d'Athènes*, que les auteurs antiques attribuaient à Aristote⁷. En 1891, le British Museum a fait sensation dans le monde entier en annonçant la découverte en Égypte du traité perdu, sur quatre rouleaux de papyrus. Aujourd'hui, l'opinion majoritaire est que l'auteur n'en était pas Aristote, mais l'un des étudiants de son école d'Athènes⁸. Ce traité a accru de manière conséquente notre connaissance des institutions de cet État. Lorsqu'il a écrit *The Public Economy of Athens*, A. Böckh manquait tout simplement de données pour calculer combien les Athéniens de l'époque classique dépensaient pour leur deux activités publiques principales. Deux siècles après la publication de son ouvrage, ce

3. Plut. *De glor. Ath.*, 349a. (trad. Frazier et Froidefond).

4. P. J. RHODES, *Ancient Democracy and Modern Ideology*, Londres 2003, p. 25-26.

5. D.M. LEWIS, *Selected Papers in Greek and Near Eastern History*, Cambridge 1997, p. 4-5.

6. C.W. HEDRICK, « Democracy and the Athenian epigraphic habit », *Hesperia* 68, 1999, p. 387-439.

7. Pour cette attribution, voir par exemple Diogène Laërce 5.27.

8. Par exemple P.J. RHODES, *A Commentary on the Aristotelian Athenaion Politeia*, Oxford 1981, p. 51-57.

n'est plus le cas. Ainsi, dans *Public Spending and Democracy in Classical Athens*, je suis à même d'estimer le coût des festivals et des guerres athéniens, et par conséquent de tester la sévère critique de A. Böckh à l'égard des dépenses prioritaires d'Athènes, ainsi que les preuves écrites qui étayaient sa thèse.

L'estimation des dépenses totales des festivals athéniens est facilitée par les études récentes du coût des Grandes Dionysies de la ville. Les Grandes Dionysies et les Grandes Panathénées étaient de loin les festivals les plus importants de la *polis* athénienne⁹. Par conséquent, l'estimation des coûts d'un de ces événements éclaircit une grande partie du coût total du programme de festivités de la ville. Les premiers à procéder à un calcul minutieux des Grandes Dionysies furent E. Csapo et W. J. Slater. Dans *The Context of Ancient Drama*, ils concluent que l'Athènes de la fin du cinquième siècle versait 6 talents pour les Grandes Dionysies, et les mécènes de ses chœurs 18 talents 5 800 drachmes sur leurs fonds propres¹⁰. Le talent (t.) était l'unité la plus lourde de la monnaie d'argent de l'Athènes classique, avec un poids d'environ 26 kg. L'unité la plus petite était l'obole (ob.), et l'unité intermédiaire la plus utilisée la drachme (dr.). 1 dr. comprenait 6 ob., et 1 t. 6 000 dr. Les chiffres donnés par E. Csapo et W. J. Slater étaient initialement étayés par P. Wilson, dont les calculs indépendants mentionnés dans *The Athenian Institution of the Khoregia* parvenaient à un montant presque équivalent à 18 t. pour 5 jours de concours de chant choral¹¹.

Par la suite, P. Wilson a procédé à une nouvelle analyse de la question, dans le cadre d'un projet co-dirigé avec E. Csapo sur l'histoire sociale et économique de la tragédie grecque¹². Cette étude se fonde sur une vaste collection de données souvent négligées de l'Athènes classique ainsi que des éléments comparatifs d'autres sources afin d'estimer le coût de ce festival. Les chiffres finaux des dépenses publiques consacrées à la rémunération des poètes et musiciens ainsi qu'au paiement de l'équipement et des animaux destinés au sacrifice se montent à 13 t. 1 300 dr., tandis que la dépenses à titre privé des mécènes et des superviseurs de la procession s'élèvent à 15 t. 3 900 dr.¹³. En termes d'estimation, cette seconde étude de P. Wilson est de loin la plus fiable. Par conséquent, c'est ce coût total de 28 t. 5 200 dr. pour les Grandes Dionysies de la ville – correspondant à environ 754 kg d'argent –, que j'incorporerai dans mes propres calculs.

Ces estimations ont également renouvelé la confiance initialement accordée à la vision qu'avait A. Böckh de ce que l'Athènes classique consacrait à ses festivals, et aux preuves écrites qu'il avançait¹⁴. Par exemple, E. Csapo et W. J. Slater sont d'avis que le commentaire

9. Par exemple Ar., *Pax*, 416-420 ; R. PARKER, *Athenian Religion : A History*, Oxford 1996, p. 5-7 et p. 92.

10. E. CSAPO et W.J. SLATER, *The Context of Ancient Drama*. Ann Arbor 1994, p. 119-121.

11. P. WILSON, *The Athenian Institution of the Khoregia : The Chorus, The City and the Stage*, Cambridge 2000, p. 95.

12. P. WILSON, « Costing the Dionysia » dans M. REVERMANN, P. WILSON édés., *Performance, Reception, Iconography : Studies in Honour of Oliver Taplin*, Oxford 2008, p. 88.

13. *Ibid.*, p. 119.

14. Par ex. J.E. SANDYS, *The First Philippic and the Olynthiacs of Demosthenes with Introduction and Critical and Explanatory Notes*, Londres-New York 1897, p. 109-110.

de Plutarque « bien qu'exagéré, ne l'est pas tant que cela¹⁵ ». En citant leurs chiffres, L. Kallet suggère que les deux passages « reflètent une perception populaire d'une dépense importante pour les festivals » et sont factuellement corrects, et P. Wilson conclut que « les anciennes affirmations au sujet des sommes que les Athéniens consacraient au théâtre sont entièrement justifiées¹⁶ ». Ces conclusions appuient l'opinion ancienne selon laquelle la religion était la première priorité publique de la *polis* grecque de l'époque classique¹⁷. Certains des défenseurs de cette idée arguent même que l'apaisement des dieux était la plus grande priorité du *dēmos* athénien. Par exemple, H. Bowden conclut que « la démocratie athénienne était avant tout un système destiné à établir et à renforcer la volonté des dieux¹⁸ ». Pour H. Bowden, ce fait est corroboré par l'ampleur des sommes dépensées pour les festivals¹⁹.

Ces historiens de l'Antiquité remettent en question le consensus régnant chez les spécialistes des guerres athéniennes. En effet, des nombreux historiens militaires pensent que les dépenses militaires de l'Athènes classique dépassaient de loin celles de toutes les autres activités publiques réunies²⁰. À quelques exceptions près, toutefois, ils ne se sont pas aventurés à estimer le coût total de la guerre, en raison de son importante variabilité entre les siècles, et même d'une année à l'autre²¹. Ils ont plutôt cherché à dégager un ordre de grandeur de la dépense militaire en détaillant le coût connu des sièges ainsi que les dépenses récurrentes connues pour certaines sections militaires, ou en se fondant sur leur propre calcul du coût d'une flotte « moyenne »²². À ce jour, il n'est tout simplement pas possible de régler cette question des dépenses publiques, puisque les chercheurs partageant la vision hostile de A. Böckh n'ont estimé qu'une partie du programme de festivals de l'État, tandis que la vision

15. E. CSAPO, W.J. SLATER, *op. cit.*, p. 141.

16. L. KALLET, « Accounting for culture in fifth-century Athens » dans D. BOEDEKER, K.A. RAAFLAUB édés., *Democracy, Empire, and the Arts in Fifth-Century Athens*, Cambridge-Londres 1998, p. 47 ; P. WILSON, « Costing the Dionysia... » dans M. REVERMANN, P. WILSON édés., *op. cit.*, p. 119.

17. Par exemple, CHR. SOURVINOU-INWOOD, « What is polis religion ? » dans O. MURRAY, S. PRICE édés., *The Greek City: From Homer to Alexander*, Oxford 1990, p. 322.

18. H. BOWDEN, *Classical Athens and the Delphic Oracle: Divination and Democracy*, Cambridge 2005, p. 159.

19. *Ibid.*, p. 10 et p. 156.

20. Par exemple, M.L. COOK, « Timokrates' 50 talents and the cost of ancient warfare », *Eranos* 88, 1990, p. 95 ; V. GABRIELSEN, « Finance and taxes » dans H. BECK éd., *A Companion to Ancient Greek Government*, Chichester 2013, p. 333-335 ; D.M. PRITCHARD, « The symbiosis between democracy and war : The case of ancient Athens » dans D.M. PRITCHARD éd., *War, Democracy and Culture in Classical Athens*, Cambridge 2010, p. 6 ; H. VAN WEES, « The city at war » dans R. OSBORNE éd., *Classical Greece 500-323 BC*, Oxford 2000, p. 81.

21. Exceptions : P. BRUN, *Eisphora – Syntaxis – Stratiotika : Recherches sur les finances militaires d'Athènes au IV^e siècle av. J.-C.*, Besançon-Paris 1983, p. 144-161 ; CHR. FLAMENT, *Une économie monétarisée : Athènes à l'époque classique (440-338) : Contribution à l'étude du phénomène monétaire en Grèce ancienne*, Louvain 2007, p. 83-187 ; F.E. ROBBINS, « The cost to Athens of her second empire », *CPh* 13, 1918, p. 361-388.

22. Par exemple, H. VAN WEES, *op. cit.*, p. 107-108.

opposée des historiens militaires n'est basée que sur une fraction des coûts de la guerre. Dans l'espoir de clore ce débat vieux de deux siècles, *Public Spending and Democracy in Classical Athens* estime le coût total de ces deux activités publiques majeures.

Toutefois, il n'est possible de procéder à ce calcul que de 430 à 350²³. En effet, pendant ces quatre-vingt années, les dépenses liées aux festivals financés par l'État sont restées relativement stables²⁴. Cette stabilité signifie que nous pouvons estimer les coûts des festivals athéniens sur la base de preuves qui nous restent de l'ensemble de cette époque. Ce n'est pas le cas pour les dépenses militaires, car la perte de plus de la moitié des Athéniens adultes au cours de la guerre du Péloponnèse ainsi que la chute de l'empire versant le tribut à l'issue de celle-ci ont drastiquement réduit l'échelle des guerres qu'Athènes était capable de mener au quatrième siècle²⁵. Par conséquent, j'ai estimé les coûts des forces armées dans les années 420 et 370. En outre, les Athéniens ont apporté des changements significatifs au financement de leurs forces armées et de leurs festivals après 350, ce qui exclut toute estimation des coûts après cette date. En effet, au vu d'une telle rupture, la comparaison du coût de ces activités après 350 exigerait des estimations radicalement différentes. Le manque de données pour cette période ainsi que la difficulté d'inclure des témoignages antérieurs à 350 exclut tout bonnement le chiffrage des coûts après la première moitié du quatrième siècle²⁶.

3. – LE CONTRÔLE DÉMOCRATIQUE DES DÉPENSES PUBLIQUES

Dans l'Athènes classique, le *dēmos* contrôlait entièrement les dépenses publiques²⁷. Par conséquent, un festival pouvait être étendu ou un nouveau être ajouté au programme de l'État par le biais d'un simple décret de l'assemblée²⁸. Dans les années 430, les Athéniens avaient depuis longtemps nommé des magistrats pour gérer leurs festivals aux côtés du personnel religieux qui en était traditionnellement chargé²⁹. Le *dēmos* surveillait de près les dépenses consacrées à chaque *heortē* ou festival. Ils déterminaient régulièrement le budget des festivals, en totalité ou en partie³⁰. L'exemple le plus ancien de ce type de budget qui

23. D.M. PRITCHARD, *Public Spending and Democracy in Classical Athens*, Austin 2015, p. 11-16.

24. R.G. OSBORNE, « Tracing cultural revolution in classical Athens » dans R.G. OSBORNE éd., *Debating the Athenian Cultural Revolution : Art, Literature, Philosophy, and Politics 430-380 BC*, Cambridge 2007, p. 14-15.

25. Au sujet de cette perte de population, voir D.M. PRITCHARD, « The symbiosis between democracy and war... », p. 22.

26. D.M. PRITCHARD, *Public Spending...*, p. 15-16.

27. L. MIGEOTTE, *Les finances des cités grecques : Aux périodes classiques et hellénistiques*, Paris 2014, p. 40-42 et p. 424-425 ; D.M. PRITCHARD, *Public Spending...*, p. 16-24.

28. Par exemple *IG I³ 82, 25-30 ; IG II² 1672, 261 ; P.J. RHODES*, « State and religion in Athenian inscriptions », *G&R* 56, 2009, p. 8-9.

29. Par exemple *IG I³ 82, 19-25 ; S.B. ALESHIRE*, « Towards a definition of 'state cult' for ancient Athens » dans R. HÄGG éd., *Ancient Greek Cult Practice from the Epigraphic Evidence*, Stockholm 1994, p. 14-15.

30. Par exemple, P.J. RHODES, R.G. OSBORNE, *Greek Historical Inscriptions 478-404 B.C.*, 81.B10-25, p. 27-31 ; R. PARKER, *Athenian Religion...*, p. 125.

nous soit parvenu est un décret des années 460 concernant les mystères d'Éleusis³¹. Dans ce dernier, le *dēmos* définit le tarif que les prêtres et prêtresses pouvaient facturer aux initiés (*IG I³ 6C*, 5-31). Il spécifie également combien des fonds sacrés pouvaient être dépensés pour les mystères (*IG I³ 6C*, 14-20). En outre, lorsque le *dēmos* estimait qu'une divinité ne disposait pas de suffisamment d'argent pour son culte, il introduisait souvent un nouvel impôt pour ceux qui bénéficiaient apparemment le plus de la gratitude, ou *kharis*, de la divinité³².

Le *dēmos* exerçait un même contrôle sur le financement des forces armées. Il décidait par exemple, par le biais d'un vote, si des navires de guerre devaient être construits, et combien³³. Les décrets de l'assemblée étaient également requis pour les dépenses sur les chantiers navals ou tout autre capital militaire (par ex. *IG I³ 52A*, 30-32). De la même manière, le *dēmos* déterminait le *misthos* (« salaire ») des corps de cavalerie, qui représentait le coût récurrent le plus élevé de l'armée³⁴. L'expédition envoyée par Athènes en Sicile en 416/15 illustre de quelle manière les membres de l'assemblée cherchaient à contrôler le coût de chaque campagne. Bien qu'ils aient cette fois autorisé leurs généraux à définir les besoins (Thc. 6.26.1), ils ont tout de même voté un décret sur sa taille et son budget³⁵. Cette expédition se déroulant de mal en pis, des votes répétés se sont tenus afin d'attribuer des ressources supplémentaires (Thc. 6.94.4 ; 7.16.2 ; Xén., *Hell.*, 1.1.34, 1.2.1-2).

Même si l'assemblée athénienne contrôlait les dépenses publiques, la supervision des finances au quotidien incombait au conseil, qui comprenait cinq cents membres³⁶. Dans sa description de la constitution athénienne, l'élève d'Aristote explique de quelle manière ce conseil « administre avec les autres magistrats la plupart des questions financières » (Ps-Arsth., *Ath. pol.*, 47.1). La *boulē* (« conseil ») supervisait à la fois les recettes et les dépenses. Par conséquent, les trésoriers d'Athènes, par exemple, recevaient l'argent de leurs prédécesseurs en présence du conseil. Dans l'Athènes classiques, c'étaient les *pōlētai* (« vendeurs ») qui mettaient aux enchères les baux des terrains et mines d'argent publics, les contrats de collecte d'impôts et les propriétés des défendeurs confisquées par les cours de justice³⁷. Ces enchères

31. K. CLINTON, *Eleusis: The Inscriptions on Stone: Documents of the Sanctuary of the Two Goddess and Public Documents of the Deme: Volume II, Commentary*, Athènes 2008, p. 41-42 ; P.J. RHODES, « State and religion... », p. 2.

32. Par exemple, *IG I³ 8*, 15-25 ; *IG I³ 138*, 1-8 ; P. FAWCETT, « 'When I squeeze you with *eisphorai*': Taxes and tax policy in classical Athens », *Hesperia* 85, 2016, p. 168-173.

33. Par exemple, Ps-Arsth., *Ath. pol.*, 46.1 ; Thc. 8.1.3 ; Xén., *Hell.*, 5.4.34-35 ; V. GABRIELSEN, *Financing the Athenian Fleet: Public Taxation and Social Relations*, Baltimore-Londres 1994, p. 134-136.

34. Par exemple, Lys fr. 130.73-82 (éd. CHR. CAREY) ; D.M. PRITCHARD, *Public Spending...*, p. 106-109.

35. Thc. 6.43.1 ; *IG I³ 93*, 7, 12-13, 47-49 ; L.J. SAMONS, *Empire of the Owl : Athenian Imperial Finance*, Stuttgart 2000, p. 239.

36. L. MIGEOTTE, *op. cit.* n. 27, p. 426 ; CHR. PÉBARTHE, *Monnaie et marché à Athènes à l'époque classique*, Paris 2008, p. 66 ; J. OBER, « Classical Athens » dans A. MONSON, W. SCHEIDEL éds., *Fiscal Regimes and the Political Economy of Premodern States*, Cambridge 2015, p. 496 ; P.J. RHODES, *The Athenian Boule*, Oxford 1972, p. 88-112.

37. Par exemple Ps. Arsth., *Ath. pol.*, 47.2 ; *IG I³ 84*, 17-18 ; P.J. RHODES, « The Organisation of Athenian public finance », *G&R* 40, 2013, p. 209.

étaient tenues devant la *boulē*, qui choisissait apparemment les offres gagnantes³⁸. Le conseil tenait également un registre des versements que les gagnants des enchères devaient effectuer. Ceux-ci étaient ensuite réglés aux *apodektai* (« receveurs ») dans la chambre du conseil (Ps.-Arstt., *Ath. pol.*, 47.5). La *boulē* s'assurait que les recettes ainsi générées soient allouées aux magistrats chargés des fonds relatifs aux diverses activités publiques, et dépensées exclusivement pour les activités approuvées par le *dēmos* (45.2 ; 48.2-3).

Le Conseil des cinq cents ne se réunissait pas moins de 275 fois par an³⁹, et les finances publiques étaient apparemment abordées à presque chacune de ses réunions. Dans sa *Constitution d'Athènes*, le Pseudo-Xénophon liste les sujets dont la *boulē* débattait systématiquement, et seule la guerre revient plus fréquemment que la mise à disposition de fonds (Ps.-Xén., *Ath. pol.*, 3.2). Il était en particulier chargé de s'assurer que les recettes étaient systématiquement suffisantes pour couvrir les dépenses (par exemple Ar., *Eq.*, 773-776 ; Lys., *Contre Nicomachos*, 30.22). Afin de mener à bien cette mission, il supervisait les trésoriers de l'État et d'autres magistrats financiers⁴⁰. Si chacune de ces entités économiques gérait un aspect important des finances publiques, les *bouleutai* (« conseillers ») en supervisaient tous les aspects et pouvaient donc avoir une « vision globale » de la situation financière de l'État⁴¹. P. J. Rhodes conclut :

« Seul la *boulē* avait accès aux informations permettant de déterminer si la cité pouvait se permettre de nouvelles dépenses, et c'est probablement la raison de la prédominance de la *boulē* pour tout ce qui touchait aux finances⁴² ».

Dans la démocratie athénienne, le conseil rédigeait les *probouleumata* (« propositions préliminaires ») que l'assemblée soumettait au débat et votait⁴³. Un *probouleuma* pouvait aller d'une proposition de politique détaillée à un simple ordre donné à l'assemblée de débattre d'un sujet de de le voter. Le *dēmos* était libre d'accepter, de modifier ou de rejeter la proposition. Toutefois, il relevait d'un « principe fondamental de la démocratie athénienne » qu'il ne pouvait prendre en considération qu'un sujet pour lequel un *probouleuma* avait été rédigé⁴⁴. Cela signifie que si les *bouleutai* étaient inquiets au sujet d'un manque de fonds, ils pouvaient le porter à l'attention publique et proposer un moyen d'y remédier (par ex. *IG I³ 71*). Par

38. Ps.-Arstt., *Ath. pol.*, 47.2 ; P.J. RHODES, *A Commentary...*, p. 553.

39. M.H. HANSEN, *The Athenian Democracy in the Age of Demosthenes : Structure, Principles and Ideology*, trad. J. A. CROOK, Cambridge Mass.-Oxford 1991, p. 250-251.

40. P.J. RHODES, *Athenian Boule...*, p. 104-105.

41. CHR. PÉBARTHE, « La circulation de l'information et l'adoption d'un décret: les décisions économiques et financières à l'époque de Périclès » dans L. CAPDETREY, J. NELIS-CLÉMENT édts., *La circulation de l'information dans les États*, Bordeaux 2006, p. 37.

42. P.J. RHODES, *Athenian Boule...*, p. 105.

43. Par exemple, Ps.-Arstt., *Ath. pol.*, 44.4 et 45.4 ; M.H. HANSEN, *op. cit.* n. 39, p. 255-257 ; P.J. RHODES, *A Commentary...*, p. 543-544.

44. Par exemple, Dém., *C. Androtion*, 22.5, 25 ; M.H. HANSEN, *op. cit.* n. 39, p. 138-140, la citation est tirée de la page 138.

conséquent, le fait que la *boulē* détermine l'ordre du jour de l'assemblée garantissait que sa connaissance détaillée de la situation financière générale de l'État informe les débats de l'assemblée concernant les dépenses publiques.

Les hommes politiques athéniens devaient également posséder une bonne connaissance des finances publiques⁴⁵. Aristote et Xénophon ont chacun établi la liste des cinq domaines majeurs des affaires publiques sur lesquels ils devaient être capables de s'exprimer (Arstt., *Rh.*, 1.4.7-13 ; Xén., *Mém.*, 3.6.4-6). Sur chacune de ces listes, les finances publiques arrivaient en tête. Les deux auteurs s'accordaient sur « les faits et chiffres relatifs aux dépenses et aux recettes publiques » qu'un « aspirant au pouvoir diligent devait avoir à portée de main⁴⁶ ». Pour eux, le but principal d'un dirigeant devait être d'enrichir l'État (Arstt., *Rh.*, 1.4.8 ; Xén., *Mém.*, 3.6.4-6). Cet objectif exigeait qu'il connaisse ses *prosodoi* (« recettes ») ainsi que leur total. Il devait être capable de suggérer de nouvelles sources de revenus, ainsi que des moyens d'accroître les recettes insuffisantes. Pour ces auteurs, un homme politique compétent connaissait également « toutes les *dapanai* ou dépenses de la cité » (Arstt., *Rh.*, 1.4.8 ; voir Xén., *Mém.*, 3.6.6). Dans le cadre de ses efforts pour enrichir cette dernière, il pouvait indiquer au *dēmos* quelles dépenses étaient superflues et pouvaient donc être supprimées, et de quelle manière d'autres coûts pouvaient être réduits.

Cette exigence de connaissance approfondie chez les hommes politiques indique qu'ils jouaient également un rôle important dans les débats de l'assemblée concernant les dépenses publiques. Il est certain que la *boulē* était le principal responsable de la collecte des données disparates sur la situation économique générale d'Athènes⁴⁷ ; toutefois, c'étaient les orateurs publics qui communiquaient ces informations financières au *dēmos*, et qui débattaient des avantages et inconvénients de chaque proposition. Par conséquent, si un homme politique voulait soutenir un *probouleuma* ou en proposer une version modifiée, il devait être capable à la fois d'en estimer précisément les coûts, et de placer cette *dapanē* dans le contexte des recettes et dépenses globales de l'État. Dans le cas où un rival déclarait une proposition trop coûteuse, il devait expliquer à l'assemblée de quelle manière les coûts pouvaient être réduits, ou comment une nouvelle *prosodos* pouvait être levée afin de la financer.

Le *dēmos* athénien comprenait clairement les conséquences financières de ses décisions⁴⁸. Lorsqu'il votait la création d'un festival ou le lancement d'une guerre, il avait une idée assez précise des coûts. Ses hommes politiques lui avaient indiqué quelle *prosodos* pouvait être utilisée, si une nouvelle source de revenus était nécessaire ou s'il fallait prélever des fonds

45. J.K DAVIES, « Athenian fiscal expertise and its influence », *Mediterraneo Antico* 7, 2004, p. 508 ; P. FAWCETT, *art. cit.*, p. 182 ; L. KALLET-MARX, « Money talks: Rhetor, *demos* and the resources of the Athenian empire » dans R. OSBORNE, S. HORNBLLOWER éd., *Ritual, Finance, Politics: Athenian Democratic Accounts Presented to David Lewis*, Oxford 1994, p. 232-237 ; CHR. PÉBARTHE, *art. cit.*, p. 36 et 44.

46. J. OBER, *art. cit.*, p. 505.

47. Au sujet du rôle du conseil dans la collecte de données pour les débats de l'assemblée, voir par exemple J. OBER, *Democracy and Knowledge : Innovation and Learning in Classical Athens*, Princeton 2008, p. 142-159.

48. CHR. PÉBARTHE, *art. cit.*, p. 37-50 ; *Id.*, *op. cit.*, p. 66-68 *pace* L. KALLET-MARX, *art. cit.*, p. 228-233.

dans les réserves. Lorsqu'ils votaient une proposition, les membres de l'assemblée s'assuraient qu'elle intègre leurs préoccupations concernant la répartition des recettes de l'État⁴⁹. En d'autres termes, ils décidaient dans les grandes lignes de la proportion des ressources de l'État qui pouvait être utilisées, et ce qu'ils avaient appris en dehors de l'assemblée facilitait leur prise de décision budgétaire⁵⁰. L'Athènes classique disposait d'une économie de marché, qui utilisait largement les pièces de monnaie⁵¹. Par conséquent, les Athéniens qui n'appartenaient pas à l'élite devaient simplement tenir un budget personnel afin d'équilibrer leurs entrées et dépenses⁵². Ils participaient à l'assemblée de leur village ou de leur quartier, qui avait pour tâche principale, si l'on en croit les décrets qui nous sont parvenus, d'équilibrer le budget du dème⁵³. La plupart d'entre eux, tout au moins au quatrième siècle, avaient déjà siégé une ou deux fois à la *boulē*, et disposaient par conséquent d'une expérience directe de la planification budgétaire au niveau de la *polis*⁵⁴.

En statuant constamment lors des débats de l'assemblée sur les dépenses publiques, le *dēmos* renforçait également sa compréhension générale de ce que l'État dans son ensemble dépensait pour ses activités publiques majeures⁵⁵. Chr. Pébarthe défend avec raison que par le biais de leur participation à l'assemblée, les citoyens intégraient progressivement un certain nombre d'informations économiques générales⁵⁶. Cela leur permettait de déterminer si une proposition coûtait la somme généralement dépensée pour ce type d'activité et de modifier facilement leurs dépenses habituelles, et donc ce qu'ils consacraient à une catégorie d'activités publiques par rapport aux autres. Ces votes permettaient au *dēmos* de dépenser plus pour ce qu'il considérait comme prioritaire, et moins sur ce qui lui semblait moins important. Au fil du temps, les sommes allouées aux différentes activités ont donc fini par refléter les priorités que les Athéniens de l'époque classique avaient fixées pour leur État. En calculant ces montants, ce chapitre permet également de confirmer quelle était, des festivals religieux et de la guerre, leur priorité publique absolue. De manière générale, les institutions démocratiques servent de « courroie de transmission » de ces priorités, puisqu'elles traduisent les préoccupations

49. CHR. PÉBARTHE, *art. cit.*, p. 51.

50. CHR. PÉBARTHE, *art. cit.*, p. 39-45.

51. CHR. FLAMENT, *op. cit.*, particulièrement p. 297-298.

52. R. DESCAT, « Continuité et changement: Le comportement économique à Athènes au IV^e s. a. C. » dans CL. TIERSCH éd., *Die Athenische Demokratie im 4. Jahrhundert: Zwischen Modernisierung und Tradition*, Stuttgart 2016, particulièrement p. 196-200.

53. Par exemple IG I³ 258 ; CHR. PÉBARTHE, *art. cit.*, p. 39-40 ; ST. GEORGUDI, « Les magistrats au service des dieux : Le cas des démarques en Attique » dans P. SCHMITT PANTEL, FR. DE POLIGNAC éd., *Athènes et la politique: Dans le sillage de Claude Mossé*, Paris 2007, p. 83-110 ; D. WHITEHEAD, *The Demes of Attica 508/7-ca. 250 BC : A Political and Social Study*, Princeton 1986, p. 165-169 et p. 374-393.

54. M.H. HANSEN, *op. cit.* n. 39, p. 248-249.

55. Au sujet des connaissances générales acquises par le *dēmos* dans sa contribution au gouvernement, voir par exemple J. OBER, *Democracy and Knowledge...*, p. 166-167 ; D.M. PRITCHARD, « The symbiosis between democracy and war... », p. 33 et p. 47-51.

56. CHR. PÉBARTHE, *art. cit.*, p. 37.

de la majorité en matière de politique publique⁵⁷. Cependant, deux aspects de la démocratie représentative entravent ce processus⁵⁸. Tout d'abord, le fait que dans les démocraties modernes, les citoyens ne votent – et donc n'expriment de manière formelle leurs préférences – qu'une fois tous les deux, trois, quatre ans ou plus⁵⁹. Ensuite, il ne peuvent généralement pas voter chaque aspect individuel de la vie publique. En effet, lors des élections parlementaires, ils choisissent le parti dont les diverses mesures politiques correspondent le mieux à leurs priorités. Les choses étaient très différentes dans la démocratie directe de l'Athènes classique⁶⁰. Chaque année, les Athéniens pouvaient voter quarante fois ou plus, lorsque l'assemblée se réunissait⁶¹. Lors de ces assemblées, les divers aspects n'étaient pas regroupés comme c'est le cas dans les élections d'aujourd'hui ; au contraire, le *dēmos* écoutait les hommes politiques débattre des options d'un *probouleuma* à la fois, et votait pour celle qu'il préférerait avant de passer au prochain point de l'ordre du jour. En raison de ces aspects, la démocratie athénienne était probablement plus apte que les démocraties modernes à traduire les préférences en décisions politiques⁶². Par conséquent, nous n'avons aucune raison de douter que les budgets votés par le *dēmos* pour les diverses activités publiques reflétaient réellement ses priorités publiques.

4. – LE COÛT DES FESTIVALS

Les Athéniens de l'époque classique avaient de bonnes raisons de penser qu'ils organisaient plus de festivals que n'importe quel autre État grec⁶³. Puisque les Grandes Dionysies et les Grandes Panathénées étaient leurs festivals les plus importants, leurs coûts représentent une proportion significative de ce que le *dēmos* dépensait pour son programme de célébrations religieuses au niveau de la *polis*. Par conséquent, leur chiffrage offre une base solide pour déterminer le coût total du programme. P. Wilson a évalué de manière fiable le coût des Grandes Dionysies. Par conséquent, dans *Public Spending and Democracy in Classical Athens*, je me suis concentré sur les Grandes Panathénées. Les fermiers de l'Attique et les mécènes des chœurs appartenant à l'élite finançaient une grande partie de cette *heortē*, organisée tous les quatre ans. Les données qui nous sont parvenues permettent de calculer ce que chaque groupe

57. L. BROCK, A. GEIS, H. MÜLLER, « The case for a new research agenda: Explaining democratic wars » dans A. GEIS, L. BROCK, H. MÜLLER éd., *Democratic Wars: Looking at the Dark Side of Democratic Peace*, New York 2006, p. 202.

58. J. OBER, *Democracy and Knowledge...*, p. 96-97.

59. D.M. PRITCHARD, « Democracy and war in ancient Athens and today », *G&R* 62, 2015, p. 152.

60. N. KYRIAZIS, *Why Ancient Greece ? The Birth and Development of Democracy*, Athènes 2012, p. 66-67.

61. D.M. PRITCHARD, *Public Spending...*, p. 62-63.

62. G. TRIDIMAS, « Constitutional choice in ancient Athens: The evolution of the frequency of decision making », *Constitutional Political Economy* 28, 2017, p. 228.

63. Par exemple Isocrate, *Panegyrique*, 4.45 ; Ps-Xén., *Ath. pol.*, 3.2 ; voir Ar., *Nub.*, 307-310 ; A.T. ALWINE, « Freedom and patronage in the Athenian democracy », *JHS* 136, 2016, p. 9-10 n. 91 ; D. LENFANT, *Pseudo-Xénophon: Texte établi, traduit et commenté*. Paris 2017, p. 161-162.

dépensait⁶⁴. En effet, les chiffres de la dépense publique pour ce festival ont été documentés⁶⁵. Ainsi, en additionnant les dépenses publiques et privées, j'ai pu calculer le coût de ce second festival d'importance⁶⁶.

Le tableau 1 présente les dépenses consacrées aux Grandes Panathénées dans les années 380. Il est important de souligner qu'il correspond à l'estimation des coûts des Grandes Dionysies réalisée par P. Wilson⁶⁷. J'estime que chacun des festivals consacrés à Athéna a coûté 25 t. 1 725 dr., soit 650 kilogrammes d'argent. P. Wilson a évalué l'autre événement majeur de l'Athènes classique à un chiffre proche de 28 t. 5 200 dr. En outre, les dépenses privées représentaient environ la moitié des dépenses des Grandes Panathénées, ce qui était également le cas pour les Grandes Dionysies selon P. Wilson. Par conséquent, nos évaluations indépendantes des deux principaux *heortai* athéniens se corroborent mutuellement. Sur la période de quatre années concernée, les dépenses totales pour les Grandes Panathénées étaient en moyenne de 6 t. 1 681 dr. par an.

Si nous ne disposons pas de données suffisantes pour estimer le coût de chacun des autres festivals de l'Athènes classique, nous en savons toutefois assez pour évaluer l'échelle des deux *heortai* principales par rapport au reste du programme de festivités. En effet, dans l'Athènes classique, l'échelle d'un festival déterminait en grande partie son coût. Par conséquent, l'estimation de l'échelle relative est extrêmement utile, puisqu'elle donne une indication de la proportion du coût total du programme dédiée à ces deux événements. Les rituels standard d'une *heortē* athénienne comprenaient le sacrifice, la procession, les *agōnes* (« concours ») des chœurs et des équipes, ainsi que les autres concours pour les participants individuels⁶⁸. *Public Spending and Democracy in Classical Athens* quantifie l'échelle de chaque acte rituel des Grandes Dionysies et des Grandes Panathénées, et la compare aux événements inclus dans les autres festivals athéniens. Ces comparaisons nous permettent d'estimer avec confiance quelle proportion des dépenses religieuses globales était allouée aux deux festivals principaux. Puisque le coût de ces derniers est connu, l'indication de cette proportion rend possible une estimation des coûts totaux du programme de festivités dans son ensemble.

64. D.M. PRITCHARD, *Public Spending*..., p. 28-32 et p. 34-39.

65. Par ex. *JG I*³ 370, 66-68 ; 375, 3-8 ; D.M. PRITCHARD, *Public Spending*..., p. 32-34 ; P. WILSON, « Costing the Dionysia... », p. 90.

66. D.M. PRITCHARD, *Public Spending*..., p. 39 ; cf. L. MIGEOTTE, *op. cit.* n. 27, p. 552.

67. Voir la section 2 *supra*..

68. D.J. PHILLIPS, D.M. PRITCHARD, « Introduction » dans D.J. PHILLIPS, D.M. PRITCHARD édés., *Sport and Festival in the Ancient Greek World*, Swansea 2003, p. XI-XII.

Tableau 1 : Coût des Grandes Panathénées dans les années 380

Dépenses publiques	12 t. 3 000 dr.
Valeur marchande de l'huile d'olive des prix	5 t. 2 725 dr.
Liturgies des festivals	7 t. 2 000 dr.
10 <i>gumnasiarkhiai</i> pour les courses au flambeau à 1 200 dr. pièce = 2 t.	
10 liturgies pour la course de bateaux à 1 500 dr. pièce = 2 t. 3 000 dr.	
9 <i>chorēgiai</i> pour la <i>purrhikhē</i> à 800 dr. pièce = 1 t. 1 200 dr.	
6 <i>chorēgiai</i> pour les chœurs cycliques à 300 dr. pièce = 1 800 dr.	
10 liturgies pour l' <i>euandria</i> à 800 dr. pièce = 1 t. 2000 dr.	
TOTAL	25 T. 1 725 DR.
COÛT ANNUEL	6 T. 1 931 DR.

Les sacrifices des Grandes Dionysies et des Grandes Panathénées représentaient 8 % des 1 332 vaches que la *polis* athénienne sacrifiait chaque année⁶⁹. La taille de leurs processions était plusieurs fois supérieure aux 12 autres (environ) que la *polis* organisait⁷⁰. Trois années sur quatre, les Grandes Dionysies représentaient 29 % des liturgies des festivals, qui finançaient les chœurs et les équipes sportives, et l'année des Grandes Panathénées, les deux *heortai* réunies en représentaient 59 %⁷¹. Les concours de participants individuels des Grandes Panathénées représentaient 19 % de tous les *agōnes* de ce type, mais leur valeur monétaire atteignait le chiffre impressionnant de 83 %⁷². Sur la base de ces données relatives, nous parvenons à une estimation prudente de la proportion des dépenses globales des festivals probablement consacrées aux Grandes Dionysies et aux Grandes Panathénées de 35 %. Ce pourcentage suggère à son tour que l'intégralité du programme de festivités financées par la *polis* aurait coûté 100 t. 3 231 dr. par an, soit 2.6 tonnes d'argent⁷³. Le tableau 2 présente mon estimation du coût annuel de la démocratie athénienne⁷⁴. Il confirme que le coût total des festivals était

69. D.M. PRITCHARD, *Public Spending...*, p. 40-1.

70. Pour ces 12 processions (environ), voir par exemple R. PARKER, *Polytheism and Society at Athens*, Oxford 2005, p. 178 n. 2. Concernant l'échelle bien plus importante de celles des Grandes Dionysies et des Grandes Panathénées, voir D.M. PRITCHARD, *Public Spending...*, p. 42-43.

71. J.K. DAVIES, « Demosthenes on liturgies: A note », *JHS* 87, 1967, p. 40 ; D.M. PRITCHARD, *Public Spending...*, p. 43-46.

72. D.M. PRITCHARD, *Public Spending...*, p. 45-48.

73. *Ibid.*, p. 49 ; cf. L. MIGEOTTE, *op. cit.* n. 27, p. 552.

74. Au sujet de cette estimation des coûts, voir D.M. PRITCHARD, *Public Spending...*, p. 52-90.

similaire à ce que les Athéniens du quatrième siècle dépensaient pour le fonctionnement de leur gouvernement. Les 2,6 tonnes d'argent dédiées aux festivals représentaient donc indéniablement une somme importante.

Tableau 2 : Coût annuel de la démocratie athénienne

Coûts de fonctionnement fixes	Années 420	Années 370	Années 330
Jurés	53 t. 2 800 dr.	26 t. 4 400 dr.	26 t. 4 400 dr.
Conseillers	9 t. 4 625 dr.	11 t. 3 600 dr.	14 t. 3 000 dr.
Membres de l'assemblée	0	20 t.	45 t.
Magistrats	69 t. 3 195 dr.	29 t. 3 025 dr.	29 t. 3 025 dr.
Sous-secrétaires	2 t. 5 360 dr.	1 t. 5 680 dr.	1 t. 5 680 dr.
Esclaves publics	21 t. 1 527 dr.	8 t. 3 527 dr.	8 t. 3 527 dr.
Couronnes d'or	0	0	2 t.
TOTAL	156 T. 5 507 DR.	98 T. 2 232 DR.	128 T. 1 632 DR.

Athènes, bien sûr, était l'épicentre culturel du monde grec classique. Elle avait développé les genres littéraires et les arts visuels à un niveau de qualité bien supérieur à celui des autres États de son époque. Depuis J.J. Winckelmann, cette révolution culturelle d'Athènes est considérée comme un résultat direct de sa démocratie⁷⁵. Cependant, mon estimation du coût total des festivals athéniens révèle d'autres raisons à cette révolution athénienne : d'une part, l'incroyable richesse de cette *polis* et de son élite, et d'autre part le fait que les membres de son assemblée prenaient régulièrement la décision d'investir lourdement dans les concours organisés dans le cadre des festivités.

75. D.M. PRITCHARD, « Democracy and war... », p. 142.

5. – LE COÛT DE LA GUERRE

Dans l'Athènes classique, les dépenses militaires ont beaucoup varié entre 430 et 350. En effet, au cours de la guerre du Péloponnèse, les Athéniens perdirent plus de 50 % de leur population⁷⁶, et cette défaite mit fin à l'empire à l'origine de leurs recettes⁷⁷. Suite à ce conflit, le *dēmos* ne pouvait tout simplement plus mener de guerres de cette ampleur. Il est par conséquent nécessaire de calculer les dépenses militaires avant et après 405/4. Dans les années 420, le *dēmos* utilisait les recettes impériales et l'excédent de recettes internes pour financer les guerres⁷⁸. Pour ces deux sources de revenus, des chiffres fiables nous sont parvenus (par exemple Thc. 2.13.2-3 ; Xén., *An.*, 7.1.27 ; *IG I³ 279*). C'est également le cas pour les emprunts de guerre souscrits par Athènes ainsi que les impôts levés en urgence pour financer la première phase de la guerre du Péloponnèse (Thc. 3.19.1 ; *IG I³ 369*). En additionnant ces chiffres, j'ai pu établir quelles sommes l'État athénien dépensait pour ses forces armées pendant les années 420. Le tableau 3 présente ces résultats. Le montant total de ces dépenses militaires est de 16 334 t., ce qui correspond à une moyenne étonnamment élevée de 1 485 t. par an, soit 38,6 tonnes d'argent.

Malheureusement, aucun chiffre relatif aux dépenses publiques dans les 50 années suivant la guerre du Péloponnèse n'a survécu. Cela signifie que la seule méthode d'estimation des coûts dont nous disposons consiste à isoler les coûts individuels et à estimer chacun d'entre eux sur la base des données disponibles. *Public Spending and Democracy in Classical Athens* regroupe ces coûts militaires sous les catégories classiques de l'économie moderne : le coût du capital, les coûts de fonctionnement fixes et les coûts de fonctionnement variables⁷⁹. Nous disposons de données suffisantes pour estimer ces deux premières catégories de coûts des années 370 aux années 350. En ce qui concerne les coûts de fonctionnement variables, cela ne nous est possible que pour les années 370. Par conséquent, le coût total des forces armées ne peut être estimé avec fiabilité que pour les années 370⁸⁰. Le tableau 4 présente mon estimation des trois catégories de coûts de la guerre. Leurs totaux annuels vont de presque 1 000 t. à seulement 140 t., ce qui illustre une fois encore la forte variabilité des dépenses militaires d'une année à l'autre. Dans les années 370, la moyenne du coût total des forces armées était de 522 t. par an, soit 13,6 tonnes d'argent⁸¹.

Ces estimations de coûts réfutent catégoriquement la vision négative qu'avait A. Böckh des sommes que l'Athènes classique consacrait à ses festivals. Certes, mes estimations révèlent que les *heortai* athéniennes étaient généreusement dotées : en effet, les 100 t. dépensés annuellement représentaient une somme importante, et les Grandes Dionysies et les Grandes Panathénées n'en utilisaient que 35 %. Démosthène avait donc de bonnes raisons

76. Voir la section 2 *supra*.

77. D.M. PRITCHARD, « Public finance and war in ancient Greece », *G&R* 62, 2015, p. 54-55.

78. *Ibid.*, *Public Spending...*, p. 92-99.

79. D.M. PRITCHARD, *Public Spending...*, p. 13-14.

80. *Ibid.*, p. 99-110.

81. *Ibid.*, p. 111.

de critiquer les dépenses publiques consacrées à ces deux *heortai* en 352/1 (Dém., *Première Philippique*, 4.35-37). Malgré cela, *Public Spending and Democracy in Classical Athens* met clairement en évidence le fait que les sommes dépensées pour les forces armées était largement supérieures. En période de guerre, ces coûts étaient considérablement plus élevés que ceux des festivals *et* du gouvernement réunis. Dans les années 370, les dépenses annuelles totales pour le *polemos* (« guerre ») se montaient à quelque 500 t., ce qui représentait une somme 5 fois supérieure à celle consacrée aux festivals. Grâce aux recettes impériales ainsi qu'à leurs immenses réserves de liquidités, leurs ancêtres du cinquième siècle dépensaient encore bien plus. Dans les années 420, la dépense publique pour les forces armées représentait à *elle seule* 1 500 t. par an, soit un coût 15 fois supérieur à celui des festivals.

Tableau 3 : Recettes publiques dépensées pour les forces armées dans les années 420

Années (archonte)	Tribut	Autre revenu impérial	Excédent interne	Impôt de financement de la guerre	Emprunts de guerre	TOTAL
433/2	388 t.	212 t.	100 t.	0	76 t.	776 t.
432/1	388 t.	212 t.	100 t.	0	1 145 t.	1 845 t.
431/0	388 t.	212 t.	100 t.	0	1 370 t.	2 070 t.
430/29	388 t.	212 t.	100 t.	0	1 300 t.	2 000 t.
429/8	388 t.	212 t.	100 t.	0	600 t.	1 300 t.
428/7	388 t.	212 t.	100 t.	200 t.	200 t.	1 100 t.
427/6	388 t.	212 t.	100 t.	200 t.	100 t.	1 000 t.
426/5	388 t.	212 t.	100 t.	200 t.	261 t.	1 161 t.
425/4	1 200 t.	212 t.	100 t.	0	130 t.	1 642 t.
424/3	1 200 t.	212 t.	100 t.	0	163 t.	1 675 t.
423/2	1 200 t.	212 t.	100 t.	0	253 t.	1 765 t.
MOYENNE ANNUELLE						1 485 T.

Tableau 4 : Coût total des forces armées dans les années 370

Années (archonte)	Coût du capital	Coûts de fonctionnement fixes	Coûts de fonctionnement variables	TOTAL
378/7	24 t.	133 t.	72 t.	229 t.
377/6	24 t.	133 t.	112 t.	269 t.
376/5	7 t.	133 t.	787 t.	927 t.
375/4	7 t.	133 t.	858 t.	998 t.
374/3	7 t.	133 t.	229 t.	369 t.
373/2	7 t.	133 t.	500 t.	640 t.
372/1	7 t.	133 t.	787 t.	927 t.
371/0	7 t.	133 t.	0	140 t.
370/69	7 t.	133 t.	60 t.	200 t.
MOYENNE ANNUELLE				522 T.

6. – DÉPENSES PUBLIQUES PRIORITAIRES

Même en temps de paix, les forces armées athéniennes coûtaient cher. Dans les années 370, leur coût en terme de capital et leurs coûts de fonctionnement fixes se montaient à 150 t. par an, soit 50 % de plus que les dépenses liées aux festivals ou à la démocratie. Dans les années 420, Athènes payait ses corps de cavalerie 3 fois plus que dans les années 370, et deux fois plus de bateaux gardaient les côtes de l'Attique⁸². Elle disposait également d'un corps d'archers à temps plein, qui lui coûtait 96 t. par an⁸³. Par conséquent, *même en période de paix* les Athéniens des années 420 dépensaient significativement plus pour leurs forces armées que pour les festivals *et* la politique réunis.

Les deux passages littéraires présentés par A. Böckh pour justifier sa thèse sont manifestement peu fiables. La comparaison effectuée par le jeune Démosthène entre le *polemos* désordonnée de ses contemporains et leurs *heortai* ordonnées faisait partie de sa tentative maladroite de faire honte au *dēmos* afin qu'il combatte Philippe II. Pour les Athéniens

82. D.M. PRITCHARD, *Public Spending...*, p. 107-9.

83. *Id.*, « The archers of classical Athens », *G&R* 65, 2018, p. 98.

classiques, l'ordre encourageait à la fois les citoyens à être *sōphrones* (« modérés »), et jouait un rôle important dans leurs victoires au combat⁸⁴. En décrivant leur activité militaire comme « désordonnée, manquant de contrôle et improvisée », Démosthène critiquait ses concitoyens pour leur défaut de vertu civique (Dém., *Première Philippique*, 4.36). Ces critiques, ainsi que d'autres formulées par Démosthène à propos des guerres athéniennes de l'époque, étaient totalement erronées⁸⁵. En particulier, le *dēmos* de l'Athènes du quatrième siècle dépensait plusieurs fois les sommes consacrées aux Grandes Dionysies ou aux Grandes Panathénées pour une seule expédition navale. En 352/1, lorsque Démosthène a donné son discours devant l'assemblée, une expédition navale athénienne comprenait probablement 30 navires de guerre et partait pour 6 mois⁸⁶. Les 36 t. dépensés annuellement pour les deux festivals auraient financé cette flotte pour un peu plus d'un mois seulement.

La thèse de Pultarque, affirmant que l'Athènes du V^e siècle dépensait plus pour produire des tragédies que pour préserver l'empire athénien ou mener les guerres médiques est moins surprenante (Plut., *De glor. Ath.*, 349a). Cette affirmation faisait partie d'un discours de la fin du I^{er} siècle après J.-C., que Plutarque a probablement prononcé à Athènes (345f). La thèse inhabituelle de celui-ci était que les généraux et victoires militaires de l'Athènes classique méritaient plus de louanges que les historiens, orateurs, poètes et artistes visuels athéniens (par ex. 345c, 346f, 347c). Cet argument peut avoir déprécié la profession d'écrivain de Plutarque, mais il lui donnait de nombreuses opportunités de démontrer sa riche connaissance de l'histoire, de la littérature et de l'art athéniens. *La gloire d'Athènes* n'était pas une analyse sérieuse de l'Athènes classique, et ses exagérations sur les dépenses publiques ne peuvent donc être prises pour argent comptant.

Ces estimations de coûts des festivals et des guerres ne se contentent pas de mettre fin à une débat vieux de deux cents ans. En effet, dans l'Athènes classique, le *dēmos* contrôlait les dépenses publiques⁸⁷. Il possédait une bonne connaissance générale de ce que la *polis* dépensait pour ses trois activités principales. Ainsi, il lui était possible de modifier ce qu'il consacrait à une catégorie par rapport aux autres, et les votes de l'assemblée lui permettaient d'accroître les dépenses dans les domaines perçus comme prioritaires. Par conséquent, les sommes dépensées reflètent les priorités publiques, et *Public Spending and Democracy in Classical Athens* ne laisse quasiment aucun doute quant à celles-ci. Il est clair que le *dēmos* estimait que le culte de ses divinités était important. Toutefois, l'énorme différence entre le coût des festivals et celui de la guerre suggère qu'il considérait le *polemos* comme sa première priorité publique.

84. Par exemple Eschine, *Contre Timarque*, 1.22-27, 33-34 ; Dém., *Sur la Couronne*, 18.216 ; Xén., *Mém.*, 3.1.17 ; J. ROISMAN, *The Rhetoric of Manhood : Masculinity in the Attic Orators*, Berkeley-Los Angeles-Londres 2005, p. 192-195.

85. D.M. PRITCHARD, « The symbiosis between democracy and war... », p. 52-54.

86. G.L. CAWKWELL, « Athenian naval power in the fourth century », *CQ* 34, 1984, p. 334-335 ; D.M. PRITCHARD, *Public Spending...*, p. 112 et p. 116.

87. Voir la section 3 *supra*.

Cet écart met en doute la thèse fréquemment exprimée soutenant que la religion était l'activité principale des Athéniens. En effet, le fait que la guerre soit leur priorité publique absolue est corroboré par tout ce que nous savons sur la place de celle-ci dans l'Athènes classique.

Le *dēmos* athénien était incroyablement fier de son histoire militaire⁸⁸. Les oraisons funèbres quasi-annuelles à la mémoire de soldats morts à la guerre montrent clairement que les Athéniens se percevaient comme plus braves que les autres Grecs, que leurs guerres étaient toujours justifiées à leurs yeux et que, selon eux, l'histoire d'Athènes était une suite presque ininterrompue de victoires militaires⁸⁹. En outre, ils envisageaient le combat comme une opportunité pour les individus et pour eux-mêmes en tant que groupe de prouver leur bravoure⁹⁰. Grâce au service militaire, le citoyen pauvre était reconnu comme « un citoyen bon et utile » ou « bon et utile à l'État ». Les *ponoi* effectués par les Athéniens sur les champs de bataille étaient fréquemment cités comme des points positifs, puisque ces labeurs honorables avaient apporté la sécurité, la puissance militaire, les alliances et autres avantages internationaux dont jouissaient les Athéniens⁹¹. Cette activité militaire était constamment glorifiée et légitimée dans les débats politiques, les festivals religieux ainsi que l'art et les monuments publics de l'État⁹².

La démocratie athénienne ne connaissait tout simplement pas la critique soutenue de la guerre et de la violence qui est l'une des caractéristiques des démocraties contemporaines⁹³. Au contraire, le *dēmos* voyait d'un mauvais œil tout homme politique s'aventurant à critiquer le *polemos* en tant qu'activité (par ex. Eschine 2.74-5 ; Dém. 19.16) ou mentionnant les pertes sur le champ de bataille⁹⁴. Par conséquent, les hommes politiques qui souhaitaient argumenter contre une proposition de guerre ne pouvaient le faire que sur des bases pragmatiques⁹⁵. À plusieurs occasions, par exemple, Eschine et Andocide ont plaidé en faveur d'un traité de paix, arguant qu'il permettrait à Athènes d'accroître ses réserves de fonds et forces armées,

88. Par exemple J. CROWLEY, *The Psychology of the Athenian Hoplite : The Culture of Combat in Classical Athens*, Cambridge 2012, p. 88-92.

89. Par exemple D.M. PRITCHARD, « The symbiosis between democracy and war... », p. 33-36.

90. *Ibid.*, p. 37-38.

91. Par exemple Ar., *Ach.*, 672-685 ; Eur., *Héracl.* 309-328, 1030-1037 ; Lys., *Oraison funèbre*, 2.55 ; Thc. 2.36.2, 2.62.3.

92. Par exemple K.A. RAAFLAUB, « Father of all, destroyer of all : War in late fifth-century Athenian discourse and ideology » dans D.R. MCCANN, B.S. STRAUSS édés, *War and Democracy : A Comparative Study of the Korean War and the Peloponnesian War*, Armonk-Londres 2001, p. 307-356.

93. H. BOWDEN, *op. cit.* n. 18, p. 10 ; P. HUNT, *War, Peace and Alliance in Demosthenes' Athens*, Cambridge 2010, p. 268. Au sujet de cette remise en question de la violence dans les démocraties d'aujourd'hui, voir par ex. J.C. KEANE, *Violence and Democracy*, Cambridge 2004 ; *Id.*, « Epilogue: Does Democracy have a violent heart » dans D.M. PRITCHARD éd., *War, Democracy...*, p. 379-378.

94. Par ex. Ar. *Lys.* 37-85, 88-90 ; *Pax* 647-56. Concernant ces contraintes, voir par exemple P. HUNT, *op. cit.*, p. 250 ; A. KAPPELOS, « Xenophon and the execution of the Athenian captives at Aegospotami », *Mnemosyne* 66, 2013, p. 464, 466 et 468 ; P.A. LOW, « Commemoration of the war dead in classical Athens : Remembering defeat and victory » dans D.M. PRITCHARD éd., *War, Democracy...*, p. 357 ; D.M. PRITCHARD, « The symbiosis between democracy and war... », p. 40-41 et p. 43.

95. Par exemple Thc. 3.42-9 ; P. HUNT, *op. cit.*, p. 240-250.

de manière à remporter encore plus de victoires dans des guerres futures⁹⁶. Il est vrai que les comédies et tragédies antiques offraient des occasions « sans danger » de représenter les joies de la paix ou les coûts de la guerre⁹⁷. Aristophane, par exemple, reprochait aux hommes politiques d'avoir lancé et prolongé sans raison la guerre du Péloponnèse, et présentait les avantages que la paix apportait aux individus, alors qu'Euripide, parce qu'*Hécube* et *Les Troyennes* se déroulaient dans des terres lointaines, pouvait aborder la souffrance des Barbares vaincus ainsi que les crimes de guerre commis par d'autres Grecs⁹⁸. Toutefois, les deux genres confirmaient également l'*aretē* (« courage ») et les combats en tant que normes, renforçaient l'image de justice des guerres de l'Athènes classique, et remettaient en question la moralité des adversaires militaires principaux de l'État⁹⁹. Par conséquent, considérées dans leur ensemble, les comédies et tragédies antiques ne modéraient en rien la culture manifestement belliciste de la démocratie athénienne.

Non seulement le *polemos* était tenu en la plus haute estime par les Athéniens de l'époque classique, mais il dominait également la politique et la vie personnelle. La politique étrangère était un sujet majeur de débat politique¹⁰⁰, et la guerre un point obligatoire à l'ordre du jour de chaque assemblée principale de la prytanie¹⁰¹. Par conséquent, les hommes politiques devaient posséder non seulement une bonne connaissance des finances publiques de l'État, mais également de ses forces armées (par ex. Arstt., *Rh.*, 1359b34-60a5). Les Athéniens enduraient les *ponoi* et les *kindunoi* (« dangers ») de la guerre bien plus souvent qu'ils ne jouissaient des avantages de la paix. Au quatrième siècle, ils se battirent constamment de 396 à 386 et de 378 à 338, avec des périodes de paix ne dépassant pas une année¹⁰². Au cours de siècles précédents, ils menèrent des guerres 2 années sur 3 et furent présents en permanence sur de multiples fronts de 431 à 404¹⁰³.

96. Eschine, *Contre Timarque*, 2.173-7 ; Andocide, *Sur la paix*, 3, 1-12.

97. K.A. RAAFLAUB, « Father of all, destroyer of all... », p. 341.

98. Concernant le traitement général du *polemos* par Aristophane, voir par exemple D. KONSTAN, « Ridiculing a popular war : Old comedy and militarism in classical Athens » dans D.M. PRITCHARD éd., *War, Democracy...*, p. 184-200. Sur le même thème chez Euripide, voir par exemple S. MILLS, « Affirming Athenian action : Euripides' portrayal of military activity and the limits of tragic instruction » dans D.M. PRITCHARD éd., *War, Democracy...*, p. 163-183 ; C. PRY, « The artist as critic ? Some notes on the portrayal of Athenian warmaking in the plays of Euripides », *C&M* 66, 2015, p. 75-102.

99. D.M. PRITCHARD, « The symbiosis between democracy and war... », p. 41-43.

100. A.J.L. BLANSHARD, « War in the law-court : Some Athenian discussions » dans D.M. PRITCHARD éd., *War, Democracy...*, p. 203-224.

101. Ar., *Ach.*, 19-27 ; Ps.-Arstt., *Ath. pol.*, 43.4 ; M.H. HANSEN, *op. cit.* n. 39, p. 133.

102. M.M. AUSTIN, « Economy and society » dans D.M. LEWIS, J. BOARDMAN, S. HORNBLLOWER, M. OSTWALD éd., *The Cambridge Ancient History : Volume IV : The Fourth Century*, Cambridge 1994², p. 528.

103. Y. GARLAN, « War and peace » dans J.-P. VERNANT éd., *The Greeks*, trad. C. LAMBERT, T.L. FAGAN, Chicago-Londres 1995, p. 53 ; K.A. RAAFLAUB, « Archaic and classical Greece » dans K.A. RAAFLAUB, N. ROSENSTEIN éd., *War and Society in the Ancient and Medieval Worlds : Asia, The Mediterranean, Europe and Mesoamerica*, Cambridge Mass.-Londres 1999, p. 141 ; B.M. RUSSETT et W. ANTHOLIS, « Do democracies fight each other ? Evidence from the Peloponnesian War », *Journal of Peace Research* 29, 1992, p. 427.

Que ce soit sur la terre ou sur les mers, ces campagnes militaires impliquaient plusieurs milliers de citoyens athéniens. En votant pour celles-ci, le *dēmos* savait et acceptait que de nombreux citoyens seraient tués au combat. Par exemple, en 460/59, l'une de leurs 10 tribus perdit 177 hommes au combat en Grèce, à Chypre, en Égypte et en Israël/Palestine (IG I³ 1147). Le coût humain de la guerre du Péloponnèse fut encore plus impressionnant. En effet, si en 432/1 on dénombrait probablement 60 000 hommes adultes athéniens vivant en Attique, après 25 années de guerre, il n'en restait plus que 25 000¹⁰⁴. En conclusion, nous pouvons affirmer que le militarisme culturel de la démocratie athénienne, ses guerres incessantes ainsi que leur coût exorbitant en termes de vies comme de finances ne nous laisse aucun doute : pour le peuple athénien, la première priorité était la guerre.

104. D.M. PRITCHARD, « The symbiosis between democracy and war... », p. 22.